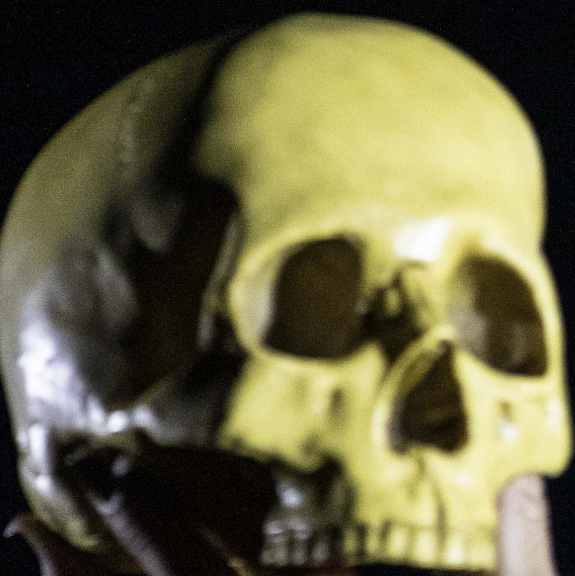


**Théâtre
de la**

Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota

PARIS Ville

LES ABBESSES



NOUVELLE VERSION

ZOO

OU L'ASSASSIN PHILANTHROPE

VERCORS
EMMANUEL DEMARCY-MOTA

23 AVR. - 7 MAI 2024

DOSSIER D'ACCOMPAGNEMENT SAISON 23 | 24



SOMMAIRE

UN RÉSUMÉ	p. 4
ZOO OU LA MISE EN ABÎME DU THÉÂTRE	p. 5
UNE COMÉDIE JUDICIAIRE, ZOOLOGIQUE ET MORALE	p. 6
LA NÉCESSITÉ D'UNE DÉFINITION UNIVERSELLE DE L'HOMME	p. 8
LA RÉVOLTE COMME QUALITÉ PROPRE À L'HOMME	p. 11
DE NOS JOURS	p. 14
LES COSTUMES / LES RÉPÉTITIONS	p. 15
JEAN BRULLER, DIT VERCORS	p. 16
EMMANUEL DEMARCY-MOTA	p. 17
PROGRAMME week-end 4 & 5 mai	p. 18

Majorité des textes rédigés par **Murielle Bechame**

NOUVELLE VERSION

ZOO OU L'ASSASSIN PHILANTHROPE

Vercors / Emmanuel Demarcy-Mota

D'après *Zoo ou l'Assassin philanthrope* et *Les Animaux dénaturés* de Vercors

Mise en scène Emmanuel Demarcy-Mota / Assistante à la mise en scène Julie Peigné

Collaborateurs artistiques Christophe Lemaire, François Regnault

Conseillers scientifiques Carine Karachi, Jean Audouze, Marie-Christine Maurel, Georges Chapouthier / Scénographie Yves Collet, Emmanuel Demarcy-Mota

Lumière Christophe Lemaire, Yves Collet / Musique Arman Méliès / Costumes Fanny Brouste / Son Flavien Gaudon

Vidéo Renaud Rubiano / Masques Anne Leray / Maquillages & coiffures Catherine Nicolas / Accessoires Erik Jourdil

Avec Marie-France Alvarez, Charles-Roger Bour, Céline Carrère, Jauris Casanova, Valérie Dashwood, Anne Duverneuil, Sarah Karbasnikoff, Stéphane Krähenbühl, Gérald Maillet, Ludovic Parfait Goma, Mathias Zakhar

Production Théâtre de la Ville-Paris. Coproduction Musée d'Orsay.

REPRÉSENTATION EN AUDIODESCRIPTION

JEUDI 2 MAI | 20H



NOUVELLE VERSION EN ÉCHO À LA 30^e COMMÉMORATION DU GÉNOCIDE DES TUTSI AU RWANDA.

En une controverse passionnante, à la fois profonde et fantastique, *Zoo* interroge notre humanité et ses origines. Organisant les débats sous forme d'enquête, elle voit bientôt la notion de « race » et ses corollaires douteux s'inviter dans les échanges. Le pièce s'inscrit pleinement dans les œuvres nées des grands drames du XX^e siècle et de la révélation de leurs atrocités, tout en anticipant, à l'image de fables visionnaires et dystopiques, les questions contemporaines liées à l'anthropocentrisme et au transhumanisme.

Aussi, en partenariat avec l'acteur et dramaturge rwandais, Dorcy Rugamba, une nouvelle dramaturgie fera résonner la pièce de Vercors avec les crimes commis en 1994 au Rwanda contre les Tutsi, afin d'honorer la mémoire des victimes du génocide. Cette dramaturgie inclura des artistes rwandais rencontrés lors de workshops menés par Emmanuel Demarcy-Mota et la Troupe du Théâtre de la Ville à Kigali, elle sera accompagnée de rencontres/débats.

« La majorité des Rwandais actuels n'a pas connu le génocide ils n'ont pas l'expérience empirique de l'événement. Ils ne peuvent appréhender que par la transmission, par le récit, les infos, les médias, les livres, les œuvres d'art... Ce qui rend d'autant plus important le travail de mémoire dans lequel l'art s'inscrit, et particulièrement les arts de la scène. Trente ans après, il est important que la mémoire de ce crime contre l'humanité appartienne à tous les hommes, que des artistes de partout s'en saisissent. »

Dorcy Rugamba & Emmanuel Demarcy-Mota

UN RÉSUMÉ

Le médecin Figgins est appelé une nuit chez Douglas Templemore, journaliste, pour constater la mort de sa « fille » qu'il vient d'empoisonner à la strychnine. Or le médecin, à sa grande surprise, découvre dans le berceau un être qui ressemble plutôt à une sorte de singe. La mère, dit, Douglas, se trouve au zoo, elle est originaire de Nouvelle-Guinée et elle appartient à l'espèce des anthropoïdes appelés *Paranthropus erectus* (une invention de Vercors). Douglas a déclaré sa fille et l'a même fait baptiser, mais la question qui se pose est alors : a-t-il commis un infanticide, ou le meurtre d'un animal ?

La pièce retrace le procès de Douglas, qui vient lui-même de convoquer un inspecteur de police et souhaite ce procès.

On suivra donc tout le long de la pièce les principales phases du procès, on se retrouvera donc au tribunal, mais concurremment aussi dans la région où on rencontre ces anthropoïdes, appelés alors tropis pour les besoins de la cause.

Voici ces épisodes, évoqués de façon succincte :

Le ministre de la Justice charge le Juge de simplifier le plus possible la question posée, notamment sous son aspect économique : employer les individus de cette race comme des humains, ou les exploiter comme des bêtes ?

On interrogera successivement le chef de l'expédition, ethnologue, qui est tombé sur ces tropis, sa fille, qui est la fiancée de Douglas, lequel tenait le journal de bord, le Père Dillighan, intéressé à l'aspect théologique de la question, le Professeur Kreps, ethnologue, car un crâne de tropi récent se révèle remontant à un million d'années.

Les questions, animées au cours du procès, débattront de la constitution physique de ces tropis et de leurs mœurs : font-ils du feu ? Ont-ils un langage, etc. ? Mais personne, y compris le médecin légiste, n'arrive à conclure sur le cas, non plus qu'à une différence décisive, certaine, entre l'homme et le singe. Douglas lui-même ne plaide aucune des deux hypothèses. Un homme d'affaires de Sydney, interrogé, se propose d'exploiter impunément ces êtres comme des animaux. On avancera pour finir une définition éventuelle de l'être humain, qui est qu'il a des gris-gris, ce que n'ont pas les singes. On en conclura que les hommes sont des animaux dénaturés. Une autre serait de dire que l'homme est « un animal rebelle » ? Où l'on retrouve l'idée du Vercors Résistant.



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

On se rendra même au Museum pour observer des tropis, en se tournant vers... les spectateurs !

Pour finir, le jury devra répondre tout de même à deux questions :

1. Les tropis sont-ils des hommes ?
2. Si oui, l'accusé aura-t-il été rétroactivement coupable de meurtre ?

Le jury répondra oui à la première, mais non à la seconde.

François Regnault

ZOO OU LA MISE EN ABÎME DU THÉÂTRE



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Quelle est la pertinence d'une telle pièce aujourd'hui ?

La frontière entre fiction et réalité est quelques fois ténue dans le monde de la science, qui peut élaborer des raisonnements fondés sur des *a priori* ou construire des théories relevant totalement de la fiction.

Ainsi en a-t-il été des théories eugénistes, qui ont fondé scientifiquement l'exclusion d'une large partie de l'humanité et ont banalisé les violences envers celle-ci, au point de structurer les théories nazies. Ce sont en effet ces mêmes théories que les médecins et scientifiques nazis vont employer pour leur défense à Nuremberg en 1947 : ces théories justifiaient le recours aux mêmes expériences que celles menées en Amérique et en Angleterre, bien avant que le régime d'Hitler soit en place. À ce titre, les programmes de stérilisations étaient opérants dans de nombreux pays et ont perduré jusqu'au milieu des années 1970 en Amérique et en Suède.

Si la science partage, à certains égards, la construction d'une représentation du monde avec le théâtre, le théâtre questionne les représentations et ne s'affirme que sur le mode de la fiction. En cela, *Zoo ou l'assassin philanthrope* est une pièce qui questionne à plusieurs titres les limites de la science.

Zoo est une pièce qui met en scène la confrontation des points de vue, créant une tension entre des registres de représentation. Vercors définit sa pièce comme étant un « conte philosopho-humoristique » et « une comédie judiciaire, zoologique et morale ». Il fait dialoguer le théâtre à suspense, le théâtre policier, d'enquête, le théâtre réaliste documentaire, le théâtre épique et le théâtre philosophique. Les questions que l'auteur invite à se poser naissent de l'urgence de ne plus permettre l'horreur du nazisme et des théories qui l'ont engendré. Par ses écrits, Vercors cherche à nous montrer à quel point il est urgent d'établir une définition de l'Homme qui ne laisse aucune place possible au racisme.

Il faut s'arracher à notre nature humaine, qui inclut notre fonctionnement cérébral, nos instincts et tous nos sens, pour ne plus jamais recourir au principe de sélection. En effet, c'est cette sélection qui définit le monstrueux à partir de caractéristiques physiques, de malformations, qui sont ensuite instrumentalisées pour justifier l'éradication, l'extermination ou la transformation génomique, qui commence à poser question aujourd'hui.

Emmanuel Demarcy-Mota fait dialoguer le texte de *Zoo* avec des textes scientifiques d'aujourd'hui ; ces textes portent les mêmes questions que celles que Vercors se posait et sont au cœur des crises que nous traversons actuellement. Qu'elles concernent la place de l'humain dans nos sociétés, la tolérance des guerres et des déplacements massifs de personnes, l'exploitation des personnes et de leur environnement en passant par toutes les questions que soulèvent les théories posthumanistes, les interrogations soulevées par Vercors et reprises par Emmanuel Demarcy-Mota sont bien d'actualité aujourd'hui.

En réintroduisant des éléments de la narration tirés du roman, Emmanuel Demarcy-Mota renouvelle le théâtre épique brechtien. En nous invitant à prendre position, il nous fait entrer dans ce jeu de piste et chacun de nos choix nous confronte à l'extrême de la pensée qui lui est sous-jacente.

UNE COMÉDIE JUDICIAIRE, ZOOLOGIQUE ET MORALE

PROCÈS DE TEMPLEMORE ET PROCÈS DE NUREMBERG

La scène se déroule en Angleterre dans une époque contemporaine de l'auteur ; en s'en tenant aux références faites au procès de Nuremberg, l'histoire se situerait lors de l'après-guerre.

Un journaliste du nom de Douglas Templemore décide de se joindre à une expédition par dépit amoureux, et part chercher des mandibules de pithécantrope en Nouvelle-Guinée. C'est lors de cette expédition qu'est découverte une peuplade de *Paranthropus erectus*. Avec beaucoup d'humour noir, Vercors raconte comment des chercheurs découvrent un crâne fraîchement mort d'un *Paranthropus erectus*, une espèce s'apparentant à l'Homme il y a environ 200 000 ans. Ils sont attaqués en pleine nuit par ces *Paranthropus*, révoltés par les incursions sur leur territoire et dans leur grotte. Les chercheurs en profitent pour se saisir de ces individus et les garder en captivité afin de mener des expériences sur eux. Ils s'étonnent ensuite de voir que ceux qui sont captifs deviennent passifs, peu enclins à se révolter, alors que ceux qui sont toujours en liberté restent distants et méfiants.



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Un homme d'affaires australien du nom de Vancruysen a vent de cette découverte. Propriétaire de cette zone géographique, il ambitionne, pour ses usines de filatures de laine, d'exploiter les *Paranthropus*, main-d'œuvre bon marché voire gratuite si ceux-ci sont classés dans l'espèce des grands singes.

Vancruysen aurait pu tout aussi bien écrire ceci devant les tropis : *« Ils nous apportèrent des ballots de coton, des javelots et bien d'autres choses, qu'ils échangèrent contre des perles de verre et des grelots. Ils échangèrent de bon cœur tout ce qu'ils possédaient. Ils étaient bien bâtis, avec des corps harmonieux et des visages gracieux [...] Ils ne portent pas d'armes – et ne les connaissent d'ailleurs pas, car lorsque je leur ai montré une épée, ils la prirent par la lame et se coupèrent, par ignorance. Ils ne connaissent pas le fer. Leurs javelots sont faits de roseaux. Ils feraient de bons serviteurs. Avec cinquante hommes, on pourrait les asservir tous et leur faire faire tout ce que l'on veut. »* Christophe Colomb, 1492

Douglas Templemore décide avec la complicité des membres de l'expédition de féconder quelques femelles pour obliger le gouvernement anglais à prendre position. Il s'agirait de décider si ces êtres *Paranthropus* sont des hommes et dans ce cas sont citoyens britanniques, ou s'ils sont animaux et dans ce cas ils appartiendraient à la propriété de Vancruysen qui pourrait en faire ce que bon lui semble.

Douglas Templemore rentre en Angleterre avec une *Paranthropus* enceinte de lui, qu'il appelle Derry. Ils vivront ensemble jusqu'à l'accouchement, après lequel elle sera enfermée dans une cage d'un zoo ; ce moment mène par ailleurs le spectateur à questionner les qualités morales de ce journaliste aventurier.

Templemore va déclarer la naissance de l'enfant auprès de l'église qui le baptise, puis déclare sa naissance à l'état civil. Dans le but de provoquer un procès, il tue le nouveau-né le lendemain matin et appelle un médecin et un commissaire de police pour qu'ils viennent constater la mort et le crime.

Le procès se tient grâce au fait que ce nouveau-né existe sur un plan civil ; cela est un des premiers points que dénonce Vercors. Comment se fait-il qu'un être humain ait des droits si et seulement s'il est citoyen ? Vercors nous montre que dans notre société, c'est le citoyen qui est défendu avant l'Homme. Cela sera aussi dénoncé par Hannah Arendt dans son texte *Il n'y a qu'un seul droit de l'homme* en réponse au procès de Nuremberg.

« Quand les hommes sont contraints à vivre en dehors du monde commun, ils sont renvoyés à leurs données naturelles, à leur simple fait d'être différents. Le grand unificateur de toutes les différences leur fait défaut, à savoir le statut de citoyen dans une communauté politique ; néanmoins, ils pourraient bien n'appartenir à la race humaine, comme aucune participation à la formation humaine ne leur est concédée, que sur le mode de l'appartenance à quelques espèces zoologiques. »



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

UNE LITTÉRATURE DE GARE

Des Animaux dénaturés à Zoo ou l'Assassin philanthrope

Écrit dans le style légèrement caricaturé des tout premiers romans de gare des années 1920 et du roman-photo en plein essor dans les années 1950, *Les Animaux dénaturés* peut s'entendre comme un roman satirique et philosophique qui interroge les limites des droits de l'homme et du citoyen.

Au travers de ce roman, Vercors remet en cause la conception dix-neuviémiste d'une hiérarchie à l'intérieur d'une même espèce et entre les espèces qui prône un anthropocentrisme univoque, dit universaliste.

Les Animaux dénaturés met en scène la question essentielle qui n'a pas été posée lors du procès de Nuremberg, celle de ce qu'est un Homme. Les enjeux sont ceux d'avant l'horreur de la Shoah, avant les atrocités et massacres qui continuent d'être perpétrés sur les colonies après la guerre, en même temps que *La Déclaration universelle des droits de l'Homme*, adoptée à l'Assemblée nationale des Nations unies en 1948. Par *Les Animaux dénaturés* se fait le procès du préambule de cette déclaration : « *considérant que la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde* », formulation qui ne pose toujours pas la question de

ce qui définit les membres de cette famille humaine. Le fait que des millions d'hommes et femmes soient encore traités comme des citoyens de seconde catégorie, voire des rebus de la société, est symptomatique de la non-résolution de la question de la définition d'un membre de la famille humaine.

Ainsi, l'auteur s'amuse à mettre en tension cette littérature de gare, facile, à l'eau de rose et de bon sentiment avec le roman philosophique et le développement de sujets éthiques brûlants au moment où il écrit *Les Animaux dénaturés*.

La situation en 1959 démontre que cette irrésolution du droit international perpétue des exactions qu'impérialismes et intérêts économiques continuent de se perpétrer, appuyée par des théories scientifiques qui valident ou laissent dans l'imprécision une hiérarchie humaine toujours opérante.

Cette littérature de gare agréée et médiatise de fumeuses théories scientifiques, justifie tous les abus et assouvissement de la domination par des normes morales approuvées consensuellement. Ce texte pose une question qui aujourd'hui encore n'est pas résolue, qui aujourd'hui encore nous impose de côtoyer chaque jour l'horreur, nous habitue à vivre avec l'inacceptable en non seulement nous sentant démunis mais totalement dépassés par la multiplicité des faits, dans l'effroi pressant d'une menace grandissante.

LA NÉCESSITÉ D'UNE DÉFINITION UNIVERSELLE DE L'HOMME

HUMANITÉ BIOLOGIQUE ET HUMANITÉ

Comme Hannah Arendt réclame le droit d'avoir des droits pour tous les êtres humains, Vercors veut nous faire prendre conscience qu'il y a urgence à décider de ce qu'est un Homme car « *l'humanité biologique ne fait pas obstacle à la déshumanisation des individus* ».

« JAMESON : *Que la zoologie est une science admirable quand il s'agit des animaux ; mais qu'elle est détestable, qu'elle est odieuse et humiliante quand on prétend nous l'appliquer. Que le racisme et la zoologie, quand il s'agit des hommes, c'est blanc bonnet et bonnet blanc.* »



Comme Hannah Arendt, il est convaincu que continuer de répondre à la question : « *qu'est-ce-qu'un Homme ?* », par la biologie, mène à une impasse. Celle-ci n'a pas empêché des millions d'êtres humains de « n'être plus qu'humain », réduit à leur être biologique, à une animalité, les excluant de la communauté des hommes. Aussi, Arendt défend qu'un seul droit, celui d'appartenir à une communauté politique. Selon elle, « *en tant que droit de l'homme à la citoyenneté, il transcende les droits du citoyen. C'est par conséquent le seul droit qui puisse être garanti par une communauté de nations, et par celle-ci uniquement.* »

Dans la lignée d'Hannah Arendt, Vercors rappelle que « *ni l'égalité, ni la liberté ne peuvent être considérées comme une qualité inhérente à la nature humaine.* »

L'Homme ne fait plus un avec la nature, il a fait sédition, il est un être dénaturé.

VIDE ÉTHIQUE ET VIDE JURIDIQUE, DANGER POUR L'HOMME

Le procès de Nuremberg et le procès des médecins restent des échecs dont il est question dans la pièce et le roman. Le procès des médecins nazis se conclut à Nuremberg en août 1947, deux ans avant que Vercors écrive *La Sédition humaine*, puis *Les Animaux dénaturés*. Lors de ce procès, les médecins accusés vont se réfugier derrière un vide éthique et un vide juridique, soulignant l'absence de réglementation sur les expériences scientifiques, ainsi que le fait que les grandes puissances comme les États-Unis mènent des expériences similaires. « *Dans quel mépris, seront pareillement tenues les victimes de l'avenir, celles des futurs carnages, des futurs génocides* », s'insurge Vercors.

Le vide juridique que dénonce Douglas Templemore et devant lequel se trouve le juge Draper est du même ordre ; les tropis et leur liberté, leur droit à décider d'eux-mêmes et à ne pas être réduit à un moyen est au centre des enjeux.

Zoo ou l'Assassin philanthrope est une réponse à ce manquement, à ce vide juridique, qui pour Vercors serait rendu impossible si une définition de ce qui fait d'un homme un Homme était communément décidée. Il ouvre le débat et propose ce qu'il appelle une définition méthodologique. Il décide dans l'adaptation pour le théâtre de mettre le procès au centre de l'action.

« *Tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, et ne s'accordent pas sur ce qu'ils veulent être.* ».

On entend à quel point la problématique qui nourrit cette pièce de théâtre mais aussi une grande partie de l'œuvre de Vercors est d'une actualité aussi brûlante que le texte d'Hannah Arendt. Il n'y a qu'un seul droit de l'Homme. Les génocides de notre époque ou encore les crises migratoires en sont la preuve.

On doit reconnaître à Vercors son engagement dans la recherche de réponse à cette question, afin d'obtenir une solution qui garantisse la reconnaissance d'un droit politique à tous les humains sans qu'aucune discrimination ne puisse justifier la perte de ces droits.

Cette épigraphe ouvre le roman. Vercors aurait même pu le signer à la place de Templemore, personnage du roman.

En mettant cette phrase en exergue, Vercors nous invite d'entrée de jeu à tenter de déterminer la part de bêtes et la part d'Homme en chacun de nous. Il nous encourage à distinguer les limites inhérentes à notre condition et donc à être dans un arbitraire et celle plus nécessaire de s'accorder sur ce que l'on décide d'être. L'auteur a mûrement décidé et il choisit une définition méthodologique face à la déshumanisation de la période qu'il traverse. Il n'a de cesse de vouloir répondre à cette seule question.

« *Qu'est ce qui fait d'un homme un Homme ?* » Est-il possible de répondre à cette question, si brûlante pour Pierre Cange, pseudonyme donné au fils d'un ami, rescapé des camps d'extermination. Vercors dira à Gilles Blazy dans *À dire vrai* que c'est l'urgence vitale de son ami, comme celle des rescapés des camps qu'il rencontra par la suite qui le poussèrent à chercher une réponse à cette question. Pour lui, c'est bien cette réponse qui permettrait à chacun et chacune d'entre eux, survivants et témoins de cette horreur, de savoir si oui ou non ils étaient encore des hommes et des femmes après cette chute vertigineuse.

Cette question, témoigne-t-il dans plusieurs de ses ouvrages autobiographiques, le pousse à écrire ; le dessin ne suffit pas à exprimer ce qu'il doit dire devant l'horreur absolue qu'ils viennent de traverser.

« *Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qui le définit ?* »

Vercors va s'appuyer sur Kant, citant *Fondements de la métaphysique des mœurs*, qui apporte une réponse morale mais n'est d'aucun secours pour apporter une réponse sur la définition de l'homme-en-soi. Comment, avili, un homme peut reconquérir sa qualité d'homme ?

« *Il me fallut cinq ans avant de pouvoir me répondre à moi-même, me permettre d'écrire La Puissance du jour où Cange (et moi), ayant enfin compris ce qui fait qu'un homme est Homme, peut retrouver une nouvelle innocence.* »

Avant la guerre, Jean Bruller, dit Vercors, dessine pour rendre compte de l'absurde de la condition humaine, absurde « *comme toute chose dans l'univers* ». Aussi ne lui semble-t-il pas « *bien utile de définir l'Homme quand ses actes, comme toute chose dans l'Univers, sont tous frappés d'absurdité.* »

C'est le seul « thème » qui le presse, écrit ce défenseur de l'Europe, dans *Les Nouveaux Jours*.

« *Pourquoi un Sartre, un Camus, et moi-même, imprégnés, eux dans leurs livres et moi dans mes dessins, d'un pessimisme philosophique proche de l'absolu ; tous les trois persuadés que rien ne signifie rien, que tout est équivalent, le mal comme le bien, au cœur d'une aventure humaine absurde comme tout l'univers ; pourquoi alors que cette philosophie désespérée aurait dû nous tenir absents de toute action,*

pourquoi nous étions-nous tous les trois contredits en devant des résistants ou, pour le moins, en prenant parti pour la Résistance ? Quelle autre philosophie, inconnue de nous-même nous a obligés à agir ? »

C'est en regardant un film sans grande importance qu'il comprend que la direction du point de vue sur les actions humaines n'est pas la bonne. Le générique de ce film « *suggère le peu d'importance au sein du Grand Tout* » de la mort d'un aviateur dans son avion. Il décrit la séquence de ce film où « *la caméra, sur l'écran noir, semblait surgir du fond de l'infini* », frôler, Neptune, la Terre minuscule jusqu'à prendre tout l'écran se rapprocher d'un petit point dans le ciel qui devient énorme jusqu'à nous faire entrer dans le cockpit de l'avion en feu, pris dans les flammes avec l'aviateur.

« *Loin qu'on se dît quelle importance ? Loin que ce fût l'univers infini qui effaçât cette tragédie d'un homme, c'était, entouré de flammes, cet homme seul qui effaçait d'un coup tout l'univers. Oui d'un coup, on comprenait qu'entre ces deux réalités, l'infini du Cosmos et cet intérieur d'avion il n'y avait aucune commune mesure ; que de l'un à l'autre on avait traversé, telle Alice, une sorte de miroir dur comme du diamant, qu'il y avait eu totale discontinuité. Et alors ce qui devenait "absurde", ..., ce n'était plus que l'homme fût insignifiant dans un univers privé de sens ; c'était d'avoir voulu juger les actes humains à la mesure d'un univers qui n'avait avec eux rien de commun. En une seconde, je comprenais que toute notre erreur venait de l'oubli de cette proportion. Que la mort de cet aviateur, néant à la proportion de l'univers, était le seul absolu à notre proportion à nous, au sein de cette unique réalité qui est la nôtre. Et qu'il en allait ainsi de tout ce que nous faisons, pensons, voulons.* »

Il ira jusqu'à témoigner à G. Blazy que cette prise de conscience est déterminante pour toutes ses actions et ses écrits.

« *Ce fut l'illumination : je compris de façon réflexive ce que nous ressentons tous intuitivement et qui nous permet de vivre, à savoir qu'entre l'Univers et nous, il n'est aucune commune mesure ; qu'il y a absolue discontinuité ; que tout est question de proportion, et que si, aux dimensions de l'infini, un fait humain, voire toute une civilisation sont frappés de néant et même de ridicule, aux dimensions de l'espèce humaine, le moindre fait humain, en valeur relative, a plus d'existence, d'importance absolue, que la totalité des galaxies.* »

La seconde expérience marquante, en observant des grillons pris au dépourvu par le froid de l'hiver, va lui permettre de s'approcher de la réponse à la question qui ne le quitte plus, « *Qu'est-ce qui fait d'un homme un Homme ?* » Elle lui permet de comprendre le choix que Camus, Sartre, lui-même et bien d'autres ont fait de se révolter et de résister.



LA RÉVOLTE COMME QUALITÉ PROPRE À L'HOMME

« Chacun de nous, en effet, discute, se bat pour vivre, pour des idées.
Mais aucun ne peut répondre à cette simple question : qu'est-ce qu'un Homme ? »

Jean Mercure dans le Journal du Théâtre de la Ville, n° 29. 1975/1976

FAIRE D'UN HOMME UN HOMME

L'automne cédait progressivement la place à un début d'hiver. Au crépuscule le froid glaçait le sol. Et je voyais, sortis de leur trou gelé, de pauvres grillons immobiles essayant de chauffer leurs vieux os – si j'ose dire – au soleil déclinant. Le froid ne tarderait plus beaucoup à les tuer. Et je pensai « *la nature abandonne toutes ses créatures* ». Et cette pensée faisant son chemin dans mon esprit, lui inspirait une sorte de révolte contre cette « *marâtre nature* » qui n'avait mis au monde ces grillons au printemps que pour les faire mourir de froid avant l'hiver, ce qui était en somme le sort de tout ce qui vit, à commencer par nous les hommes. Avec cette différence qu'au lieu de le subir, ce sort, sans réagir, comme le subissaient ces grillons, nous avons pris conscience, nous, de ce destin indigne et, de siècle en siècle, tenté de le surmonter.

Et l'intuition se développe en moi que ce qui nous fait hommes, que tout ce qui est spécifiquement humain dans nos actions, c'est le produit de cette révolte, de cette rébellion contre notre condition native, rébellion qui est de même nature dans tout ce que nous faisons, le plus futile comme le plus grave : que nous nouions nos lacets de souliers ou que nous bâtissions des villes ; que nous cultivions des radis ou que nous cherchions à percer les secrets cachés de l'univers et de l'atome.

Du même coup, toutes sortes de choses s'éclairaient d'elles-mêmes. Pourquoi les nazis, en voulant soumettre les hommes aux lois de la sélection naturelle (que Darwin avait édictées pour les animaux) commettaient non seulement une erreur effroyable mais un crime rétro-humain, un recul, un retour fatal à l'animalité ; pourquoi un Sartre, un Camus, ou moi-même, au lieu de nous reposer sur l'absurdité de tout, nous nous étions révoltés contre cet attentat à l'espèce humaine ; pourquoi toute ancienne ou nouvelle doctrine opposant aux « droits de l'homme » si lentement, si difficilement conquis, les « lois éternelles de la nature », commettait la même erreur et le même crime ; tout ce qui au contraire, est humain, consistant justement à surmonter ces « lois éternelles » voire à les renverser.

Cette longue citation, permet de comprendre comment Vercors construit sa pensée.



© JEAN-LOUIS FERNANDEZ

« *Ce qui fait de l'homme un Homme* », pour lui c'est la révolte. La révolte contre ce que Vercors appelle *le Grand Tigre*. Ce dernier, menace pour l'être humain, prédateur faisant corps avec la nature, dénué de sentiment ou de réflexion, il n'est qu'instinct de prédation. Froid et cruel, il tue parce qu'il est le plus fort. Une seule chose est possible pour l'Homme face à ce « Grand Tigre », se battre pour sauver sa vie et essayer de le connaître pour qu'il ne soit plus une menace.

La loi du plus fort prônée par le darwinisme social est assimilée au Grand Tigre. Francis Galton utilise dans sa définition de l'eugénisme la théorie de la sélection de Darwin, qui traite des plantes et des animaux. Cette théorie de l'évolution intègre l'Homme à cet ordre naturel de la sélection. La hiérarchisation des êtres humains, justifiée par la théorie de la dégénérescence, font partie des théories scientifiques employées pour justifier l'eugénisme. Cela à son tour justifie la colonisation et les traitements sur les populations occupées. Une propagande gouvernementale est organisée dans tous les grands empires et les zoos humains permettent une mise en scène de ces hiérarchisations. Ce darwinisme social est instrumentalisé en théorie raciste avec Gobineau et va inspirer Hitler dans sa conception du nazisme. Ces théories vouent un culte à la « Mère Nature » qui est déifiée ; la sélection naturelle serait voulue par la nature ainsi que la loi du plus fort. Pour Vercors, l'Homme qui s'inscrit dans cet ordre naturel se bestialise et commet un crime rétrograde contre l'humanité.

Pour en saisir toute sa portée, il faut entendre ce qui aujourd'hui encore est si singulier chez Vercors, un homme debout est un homme en colère, c'est un homme qui refuse.

« *Il leur faudrait apprendre que l'on n'est pas homme de naissance ; que chacun devient à tout moment, plus ou moins homme selon qu'il se soumet à sa condition animale ou au contraire qu'il la refuse et se rebelle.* »

« *On ne naît pas homme, on le devient.* » L'Homme doit se révolter contre la loi du plus fort, contre ces lois dites naturelles. Cette révolte signifie la séparation de l'Homme et de la nature ; l'Homme s'insurge et se révolte contre elle, car il ne fait plus partie de la nature. Vercors s'élève contre l'idée de nature, qui sous-tend celle d'essentialisme.

MINCHETT (Procureur) : « *La nature est notre mère à tous et on ne se rebelle pas contre sa mère.* »

Ce à quoi Pop lui répond : « *La nature, la nature... Mais si l'homme s'était accepté dans son état de nature, procureur, porteriez-vous perruque et collet blanc ? Il vous faudrait encore cavalier nu dans la forêt originelle, agitant votre crinière, et au lieu de puddings ou de gigots à la menthe, vous nourrir d'insectes et de racines !* »

Pour Vercors il est impensable d'essayer de classer et de définir l'homme à partir de théories naturalistes. Il écrit dans *À dire vrai* : « *Donner à l'organisme la priorité sur l'esprit, c'est proprement faire preuve de racisme, même inconscient* ». Comme il l'affirme à un lecteur anthropologue anglais qui, après avoir lu *La Sédition humaine* publié en 1949, lui écrit qu'il fait fausse route car « *l'homme est un animal physiologique précis, il ne peut donc être (homme) "plus" ou "moins" et que tout ce qu'il fait, bon ou mauvais, refus ou obéissance, Himmler ou Einstein, est par définition humain au même titre. Imaginez, écrivait-il, une succession de pithécantropes évolutifs, de "chaînon manquants" très proches les uns des autres par leur physiologie. Il faudrait donc bien décider à quel point de l'évolution appeler "homme" celui-ci ou celui-là ; et, dès cette décision prise, serait alors humain tout ce que ferait l'être choisi.* »

Vercors objecte que « *ce choix serait totalement arbitraire, alors que si le choix se fait sur son comportement, à savoir, sur "son opposition rebelle à la Nature", alors il serait plus ou moins homme selon qu'il lui serait plus ou moins rebelle.* »

C'est ainsi que Vercors aurait eu l'idée d'écrire « *un roman, où une horde d'êtres, que de grands industriels non scrupuleux pourraient réduire, encore singes, en esclavage – ou au contraire, déjà hommes, devraient renoncer à capturer* » ; d'où l'urgente nécessité de définir ces êtres. Dans son ouvrage, il met en scène ses questionnements : « *Comment les définir si l'on n'avait pas d'abord défini l'homme ? Comment un tribunal britannique (en cas de meurtre d'un de ces êtres indéfinis) serait-il en état de trancher s'il y a eu mort d'homme ou d'animal ? Des zoologues cités comme témoins il ne recevrait que des réponses contradictoires, chacun ayant ses préjugés et ses certitudes, et le pauvre juge en perdrait son latin* ».

Ce « *conte philosopho-humoristique* » permet, selon Vercors, de démontrer au moins qu'il n'existait toujours aucune définition de l'Homme qui soit un peu plus étoffée que celle proposée dans l'encyclopédie universelle. Il octroie à chacun des personnages de l'expédition un domaine scientifique reconnaissant la spécificité de l'Homme, qui vont chacun au moment venu défendre leur définition de celui-ci. Cela permet à Vercors de faire entendre la réfutation opposable à ces arguments, celui du langage, du rire, de l'âme et de la foi, de la zoologie et de l'anthropologie ; tout cela, Vercors nous affirme qu'il ne sert pas à définir ce qui fait qu'un homme agit en Homme. Notre auteur cherche une définition méthodologique qui ne permette plus à des criminels nazis d'être innocents parce qu'ils ne faisaient qu'appliquer des ordres et que les ordres ne se discutent pas ; ces comportements sont bestiaux mais pas humains. Ce sont des crimes contre l'humanité et c'est en cela que le procès de Nuremberg a été défaillant lorsqu'il innocentait des criminels.

Vercors cherche à démontrer par son œuvre qu'il est urgent de définir ce qu'on entend par « *agir et penser comme un homme* ». Selon lui, la Nature ne fait pas naître les hommes égaux. Il considère que l'Homme se révolte contre cette inégalité et cherche à organiser une plus grande égalité entre tous ; c'est cela qu'il passe d'homme à Homme. Seule l'idée de sa rébellion contre la Nature fait de l'homme un Homme ; l'art est la forme la plus aboutie de cette révolte.

Ainsi, essayer de penser l'homme par rapport à sa physiologie, à la biologie, la zoologie ou à partir de la génétique est une absurdité, car tout effort pour poser une limite entre l'homme et l'animal resterait arbitraire. Penser l'homme comme une continuité imaginaire de la nature, une justification par la nature, animalise l'homme et le ramène à une animalité dont il s'est dégagé pour devenir Homme. Aussi Vercors n'aura de cesse d'exprimer dans *Zoo ou l'assassin philanthrope* le fait que l'on ne peut comprendre la nature humaine à partir de la théorie de la sélection naturelle. La nature, la Terre, l'univers ont leurs lois propres, qui ne sont pas celles des hommes et dont il s'éloigne pour sa survie. Pour Vercors, l'Homme ne peut se regarder et se réduire à l'échelle de ses classifications du vivant qu'en se chosifiant et en perdant non pas l'animal bipède mais l'humain, celui qui se révolte et qui essaie de bâtir, un ordre pour survivre dans un univers dont il ne connaît rien, et qu'il essaie de comprendre.

Déjà dans *La Sédition humaine* (1949), Vercors écrit : « *Il est une chose que fait le pygmée et que nul animal ne fit jamais : il lance au ciel des imprécations. Ici entre l'homme et la bête, il ne subsiste pas de commune mesure. [...] l'acte qui consiste à supplier ou à maudire le ciel est le plus éloquent symbole, l'effet le plus significatif, de ce qui est réellement le propre de l'homme : l'abstraction.* »

APPROCHE SCIENTIFIQUE ET ZOOLOGIQUE

Vercors est très documenté sur les approches scientifiques et zoologiques de son époque. En effet, les os de pithécanthrope que son expédition imaginaire découvre ont été découverts par un paléontologue du nom d'Eugène Dubois à Java, une mandibule qu'il attribue à *Pithecanthropus erectus* qu'il date d'un million d'années. Cette dénomination est due à Ernst Haeckel qui propose dans son arbre généalogique théorique de l'homme un hypothétique chaînon manquant, qu'il nomme alors *Pithecanthropus alalus*. Eugène Dubois part donc à la recherche de ce pithécanthrope et revient de Java avec une mandibule, un morceau de crâne puis un fémur. Ces ossements ont été attribués au genre *Homo* en 1960 à la dénomination *Homo erectus*. Aujourd'hui remis en question, la biologiste Marie-Christine Maurel nous rappelle que les seuls éléments absolument sûrs sont ceux qui concernent l'homme de Neandertal et l'homme de Cro-Magnon.

En effet, *Zoo* s'inscrit dans la ligne artistique « *Art et Sciences* » par laquelle Emmanuel Demarcy-Mota souhaite mêler ces deux disciplines. Lors de la création de sa pièce, il s'est notamment entouré de Marie-Christine Maurel dans le but de travailler cette définition de l'humanité d'un angle autre que celui de la philosophie. Lors d'une rencontre avec Emmanuel Demarcy-Mota et toute son équipe, Marie-Christine Maurel affirme d'ailleurs : « *Vercors a découvert dans son imagination les tropis afin de poser la question de la limite entre l'homme et l'animal* », (diminutif donné dans la pièce à pithécanthrope). Cette rencontre imaginaire entre un être qui va être personnalisée par Derry, la *tropus* qui porte l'enfant de Douglas Templemore, devient une figure de l'exclusion.

Pourtant, Derry n'est-elle pas une figure mythique entre un passé lointain et un présent, ou encore une façon de nous faire entendre les voix lointaines de notre passé, comme cette Ève mitochondriale ? Cette Ève mitochondriale remonterait à 150 000 ans, il s'agirait de la plus récente ancêtre matrilineaire commune ; cette Ève est ainsi appelée parce qu'elle est la mère des mitochondries que possèdent tous les êtres humains depuis cette « mère commune ».

Mais cela Vercors ne le savait pas encore. C'est l'acuité de son questionnement qui résonne si fortement aujourd'hui. Que faut-il pour nous sortir de notre torpeur et de notre indifférence ? Un seul élément compte le refus, la révolte. L'Homme doit alors être le garant de toutes les espèces puisqu'il se révolte contre la loi du plus fort. Il doit être d'autant plus le garant de toutes les espèces que lorsqu'il agit comme un prédateur il met en souffrance non seulement les siens, mais aussi les autres espèces.

Vercors savait que les animaux étaient doués de langages, et d'une certaine intelligence, qu'ils pouvaient rire et que ce n'étaient pas le propre de l'homme. Mais il ne savait pas que les animaux aussi sont doués de cette capacité à se révolter.

Cette question, la philosophe Vinciane Despret y répond en produisant le résultat d'étude sur les singes, sur les modifications comportementales des éléphants qui attaquent des villages, bloquent des routes, après que des chasseurs ont tué des membres de leur clan.

Une autre expérience est menée par le programme de recherche du Conseil médical du Canada et la Fondation des sciences comportementales de l'île de Saint Kitts : « *1 000 macaques captifs à qui furent généreusement distribuées des boissons diverses. Statistiques à l'appui, des chercheurs ont conclu que les pourcentages en matière de consommation alcoolique des singes s'alignent sur ceux des humains* ».

De son côté, Kafka, un siècle plus tôt, dans *Rapport pour une académie*, donne la parole à un singe qui, après avoir été capturé et enfermé dans une cage sur un bateau, fait l'objet d'expériences diverses dont celle de lui faire boire de l'alcool. À l'inverse de *Zoo* ou *L'Assassin philanthrope*, chez Kafka, ce sont souvent les exclus qui ont la parole, ceux à qui on a retiré le droit de parler et qui de leur intériorité témoignent de ce qu'ils voient et du système absurde et cruel d'exclusion qu'ils subissent.

Vercors veut nous faire réagir et nomme les multiples situations de non-droit où s'appliquent, sans réaction de la part des autres personnages, des actes inhumains. Ainsi, l'auteur s'inscrit dans un débat qui vient à peine de commencer.

Comme nous le rappelle Marie-Christine Maurel, il n'y a que 2 % de différence entre le génome d'un chimpanzé et celui d'un être humain. Ces 2 % nous permettent-ils de les maltraiter ? À partir de combien de pourcentage nous allons estimer que cela n'est pas acceptable ?

JUGE DRAPER : « *Nous nous sommes arrachés à la nature comme un homme s'arrache à la foule : il n'en fait pas moins partie des autres hommes, mais il peut enfin considérer la foule du dehors, essayer de voir clair, échapper à son emprise.* »

De ce point de vue, on pourrait dire que la définition que Vercors met dans la bouche du Juge Draper est pour le moins annonciatrice des débats actuels sur le posthumanisme, qui renouvelle la question de notre appartenance à la nature ou de notre sédition et notre souhait d'aller contre elle. La question que soulève Vercors « *qu'est-ce qui fait d'un homme un Homme* » est bien loin d'être datée et vient percuter les enjeux majeurs de la société contemporaine.

DE NOS JOURS

Douglas provoque un procès afin que soit décidé si ces êtres sont des animaux ou des hommes : « Donner à l'organisme la priorité sur l'esprit, c'est proprement faire preuve de racisme, même inconscient. »

Pour Vercors, il est évident que ce n'est pas par le biologique que nous pouvons répondre à cette question primordiale, « Qu'est-ce qu'un homme ? Qu'est-ce qui le définit ? ».

L'auteur nous rappelle que : « Tous nos malheurs proviennent de ce que les hommes ne savent pas ce qu'ils sont, et ne s'accordent pas sur ce qu'ils veulent être ». Ainsi les deux aspects, nature d'un côté et culture de l'autre, ne s'expriment pas dans une opposition binaire, mais dans un arrachement à sa nature pour la connaître et s'en extraire. « La qualité de l'homme est, pour ainsi dire, l'opposé de sa condition. Pour y accéder, nous dit Vercors, l'homme s'est rebellé contre sa condition. Il leur faudrait apprendre que l'on n'est pas homme de naissance ; que chacun devient à tout moment, plus ou moins homme selon qu'il se soumet à sa condition animale ou au contraire qu'il la refuse et se rebelle. »

Cette question est au centre des interrogations cruciales que les sciences, l'éthique et la législation se posent aujourd'hui. Cette question est au centre des débats sur la nature, la place du vivant, le spécisme, le posthumanisme et le transhumanisme.

Marqué par le génocide et par le constat que les théories nazies ont pu devenir réalité, cette pièce de théâtre nous rappelle que « l'humanité biologique ne fait pas obstacle à la déshumanisation des individus ». Il n'y a qu'à regarder le nombre sans cesse croissant de personnes réfugiées, de guerres, de génocides qui résonnent depuis la fin du procès de Nuremberg pour s'en convaincre. « Ni l'égalité, ni la liberté ne peuvent être considérées comme une qualité inhérente à la nature humaine. »

À l'heure où la Russie envahit l'Ukraine et menace l'Europe, où une population civile essaie de faire face à une armée et résiste contre un agresseur qui manipule l'Histoire, il devient impossible de ne pas saisir la portée de *Zoo*, écrit par nécessité de comprendre et de refuser l'inacceptable. « Dans quel mépris, seront pareillement tenues les victimes de l'avenir, celles des futurs carnages, des futurs génocides », s'insurge Vercors. Il nous invite à nous rebeller, à refuser tout compromis qui touche à l'intégrité de la liberté durement acquise de l'Homme sur la Nature à laquelle, insiste-t-il, l'Homme appartient. « On ne naît pas Homme on le devient. » L'Homme doit se révolter contre la loi du plus fort, c'est « de qui fait de l'homme un Homme ».



LES COSTUMES

FANNY BROUSTE



LES RÉPÉTITIONS



© NORBUQUENADE

JEAN BRULLER, DIT VERCORS



VERCORS, 1953 © COLLECTION DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR

Jean Bruller, dit Vercors (1902-1991), humaniste et résistant, est une figure majeure de l'engagement notamment au ^{xx}e siècle.

Par son coup de crayon satirique, ses dessins montrent l'absurdité et l'écœurement devant le comportement de ses semblables. Face à l'horreur de la Seconde guerre mondiale, il troque son crayon contre un stylo et son esprit satirique pour celui de la révolte. La lecture de Sir Conan Doyle, dont il s'inspire, est décisive. Avec Pierre de Lescure, il fonde clandestinement les Éditions de Minuit et y publie son ouvrage *Le Silence de la mer*, étendard contre la collaboration et la propagande vichyste.

Il rejoint Sartre et Camus, et se révolte contre les théories racistes, eugéniste et nazie. Vercors écrit par nécessité de dire, il invite à la résistance et surtout à ne pas être, ne serait-ce que par le silence, le complice des abominations dont le ^{xx}e siècle est témoin. Anticolonialiste et profondément européen, il prend position contre la chasse aux sorcières, contre la Guerre froide et le danger de l'isolement de l'URSS. Il signe le manifeste des 121 et renvoie sa Légion d'honneur pour dénoncer les atrocités en Algérie. Il admire la probité de deux hommes politiques, Aristide Briand dont il écrit un autoportrait, et Mendès France qu'il côtoie, mais il ne prend aucune carte politique. Malgré cela, dans un contexte de guerre froide, Vercors défend nombre de causes communistes tout en demeurant un fervent critique du parti.

L'estime réciproque qu'il a pour ses amis tels que Jules Romains, Paul Éluard, Gérard Philipe, est égale à leur engagement. Peu enclin à la médiatisation, il refuse à deux reprises l'entrée à l'Académie Française. Ses convictions le poussent à publier des auteurs engagés et souvent censurés comme Arthur Miller, Dylan Thomas, Joé Bousquet, Julian Huxley, Queneau, Vildrac, Georges Bataille, Faulkner et tant d'autres. Après la guerre, il suit cette même ligne éditoriale et refuse de publier des auteurs antisémites ; Céline en est un exemple. Ces positions lui font perdre de nombreux soutiens et les Éditions de Minuit. Vercors subit alors une censure médiatique, qui lui nie toute possibilité de s'exprimer et le condamne à l'oubli. Malgré cela, il publie une quarantaine d'ouvrages et donne des conférences dans de nombreux pays pour inviter tous les peuples à choisir une notion universelle de l'Homme. Vercors demeurera un esprit libre et ses livres rencontreront un succès international ; par ailleurs, les questions qu'il aura soulevées comme la recherche d'une définition universelle de l'Homme font plus que jamais écho à notre société aujourd'hui.

EMMANUEL DEMARCY-MOTA

À dix-sept ans, il fonde la compagnie des Millefontaines avec ses camarades du lycée Rodin. À 23 ans, il est invité à mettre en scène *L'Histoire du soldat* de Ramuz au Théâtre de la Commune, et *Léonce et Léna* de Büchner en 1995. En 1998, il met en scène *Peine d'amour perdue* de Shakespeare pour lequel il recevra le Prix de la révélation théâtrale par le Syndicat national de la critique dramatique. Chaque année, au moins l'une de ses mises en scène rencontre un vif succès : en 2000, *Marat-Sade* de Peter Weiss ; en 2001, *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello au Théâtre de la Ville qui reçoit deux prix du Syndicat national de la critique dramatique.

Nommé en 2001 directeur de la Comédie de Reims, il ouvre sa première saison avec deux créations de Fabrice Melquiot (*L'Inattendu* et *Le Diable en partage*), un auteur auquel il restera fidèle, mettant en scène neuf de ses pièces. Au Théâtre de la Ville, il crée *Rhinocéros* de Ionesco en 2004 et *Homme pour homme* de Brecht en 2007. Directeur du Théâtre de la Ville, il crée le festival Chantiers d'Europe dédié à la jeune création européenne, le concours international Danse élargie en partenariat avec le Musée de la Danse et le Parcours enfance & jeunesse dédié au jeune public. En 2012, il est nommé directeur du Festival d'Automne à Paris. La même année, il crée *Victor ou les Enfants au pouvoir* de Roger Vitrac.

Dans le même temps *Rhinocéros*, *Six personnages en quête d'auteur* et *Ionesco suite* continuent de tourner dans le monde : aux États-Unis, à Londres, Moscou, Barcelone, Athènes, Santiago, Lisbonne, Buenos Aires, Tokyo...

En 2014, il crée *Le Faiseur* de Balzac et en 2015 *Alice et autres merveilles* de Fabrice Melquiot, première création tout public dans la grande salle du Théâtre de la Ville.

Installé à l'Espace Cardin depuis octobre 2016 pendant la rénovation du Théâtre de la Ville, il fait de ce lieu un Théâtre-laboratoire et développe des projets passerelles avec de nouveaux collaborateurs :

- Projet 18-XXI et la rédaction d'une charte pour souhaiter la bienvenue à la jeunesse du XXI^e siècle ;

- Projet Art et Science associant scientifiques et artistes autour de réflexions et d'actions communes.

En 2017, il crée *L'État de siège* d'Albert Camus ; en 2018, *Les Séparables* de Fabrice Melquiot ; en 2019, *Les Sorcières de Salem* d'Arthur Miller et *Alice traverse le miroir* de Fabrice Melquiot.

Pendant la période de confinement, il fonde la Troupe de l'Imaginaire, réunissant aujourd'hui dans le monde plus de 270 artistes engagés dans des Consultations poétiques, musicales, dansées pour les publics les plus isolés.

En 2020, il initie l'Académie Santé-Culture, un programme d'échanges entre les jeunes soignants et les artistes et signe des conventions de partenariat avec Sorbonne Université et l'AP-HP.

En 2021, à l'invitation du musée d'Orsay, il y crée une première version de *Zoo ou l'Assassin philanthrope* puis invente une nouvelle version pour l'Espace Cardin en 2022 qu'il reprend en 2024 au Rwanda et à Paris dans une nouvelle étape en collaboration avec le metteur en scène Dorcy Rugamba en écho à la 30^e commémoration du génocide des Tutsis.

Il a été nommé président de la Saison croisée France-Portugal 2022.

En 2023, il crée en collaboration avec Marco Giorgetti et le Teatro della Pergola *Les Fantômes de Naples*, un spectacle-esquisse de la ville de Naples à travers l'œuvre d'Eduardo De Filippo à l'invitation du musée du Louvre et en écho à l'exposition *Naples à Paris*, Le Louvre invite le musée de Capodimonte.

En septembre 2023, il lance le Festival de la Place en dialogue avec le Théâtre du Châtelet pour que la place du Châtelet se réinvente et devienne un nouveau cœur artistique dans la capitale. Il ouvre dans la foulée le Théâtre de la Ville rebaptisé Sarah-Bernhardt, fin prêt pour aborder un nouvel âge d'or et les projets du XXI^e siècle.

MISES EN SCÈNE

- 1988 **Caligula**, Albert Camus
- 1990 **Le Suicidé**, Nikolai Erdman
- 1993 **L'Histoire du soldat**, Charles-Ferdinand Ramuz
- 1995 **Léonce et Léna**, Georg Büchner
- 1998 **Peine d'amour perdue**, William Shakespeare
- 2000 **Marat-Sade**, Peter Weiss
- 2001 **Six Personnages en quête d'auteur**, Luigi Pirandello
- 2002 **Le Diable en partage, L'Inattendu** de Fabrice Melquiot
- 2004 **Ma vie de chandelle**, Fabrice Melquiot
- 2004 **Rhinocéros**, Eugène Ionesco
- 2005 **Ionesco Suite**, Eugène Ionesco
Marcia Hesse, Fabrice Melquiot
- 2006 **L'Autre Côté**, opéra de B. Mantovani
- 2007 **Tanto Amor desperdizado**, William Shakespeare
Homme pour homme, Bertolt Brecht
- 2009 **Casimir et Caroline**, Ödön von Horváth
Wanted Petula, Fabrice Melquiot
- 2010 **Bouli année zéro**, Fabrice Melquiot
- 2011 **Rhinocéros**, Eugène Ionesco / récréation
- 2012 **Victor ou les Enfants au pouvoir**, Roger Vitrac
- 2013 **Les Cygnes sauvages**, Hans Christian Andersen
- 2014 **Le Faiseur**, Honoré de Balzac
- 2015 **Alice et autres merveilles**, Fabrice Melquiot
- 2017 **L'État de siège**, Albert Camus
- 2018 **Les Séparables**, Fabrice Melquiot
- 2019 **Les Sorcières de Salem**, Arthur Miller
- 2019 **Alice traverse le miroir**, Fabrice Melquiot
- 2020 **Tenir Paroles**, création collective
- 2022 **Zoo ou l'Assassin philanthrope**, Vercors
La Grande Magie, Eduardo de Filippo
- 2023 **Wanted Petula**, Fabrice Melquiot / récréation
Les Fantômes de Naples / E. De Filippo/ pour le musée du Louvre
- 2024 **Le Songe d'une nuit d'été**/ William Shakespeare
Zoo ou l'Assassin philanthrope, Vercors / récréation

PROGRAMME EN ÉCHO À LA 30^e COMMÉMORATION DU GÉNOCIDE DES TUTSI AU RWANDA

WEEK-END DES 4 & 5 MAI AUX ABBESSES

NOUVELLE VERSION DU SPECTACLE

en collaboration avec l'auteur et metteur en scène
Dorcy Rugamba et 2 artistes rwandais: Bingo Regis, Weya Viatora

LECTURES ET RENCONTRES

- ▶ **SAM. MAI 17H**
Ejo, nouvelles rwandaises du jour d'après
De Beata Umubyeyi Mairesse
Textes lus par l'auteure,
Avec l'artiste plasticienne Anne Laure Boyer

En partenariat avec le Mémorial de la Shoah,
dans le cadre du cycle *Vives mémoires*
- ▶ **DIM. 5 MAI 17H**
Hewa Rwanda
De et par Dorcy Rugamba

Avec le musicien Majnun
Comment dire l'indicible ?

